

La main qui tremble

Dans la même collection

Hélène Frappat, *Le Gaslighting ou l'art de faire taire les femmes*, 2023.

Claire Marin, *Être à sa place*, 2022.

Géraldine Mosna-Savoye, *La force du mou*, 2022.

Yascha Mounk, *La grande expérience*, 2022.

Marylin Maeso, *La petite fabrique de l'inhumain*, 2021.

Dorian Astor, *La passion de l'incertitude*, 2020.

Laurent de Sutter, *Indignation totale*, 2019.

Claire Marin, *Rupture(s)*, 2019.

Denis Ramond, *La bave du crapaud*, 2018.

Yascha Mounk, *Le peuple contre la démocratie*, 2018.

Éric Fiat, *Ode à la fatigue*, 2018.

Marylin Maeso, *Les conspirateurs du silence*, 2018.

Du même auteur

Claude Lefort et la vulnérabilité du politique. Penser l'expérience moderne, L'Harmattan, 2024.

Yaël Gambarotto

La main qui tremble

Éloge du pouvoir vulnérable

Collection « La Relève »
dirigée par Géraldine Mosna-Savoye

L'ÉDITIONS DE
OBSERVATOIRE

ISBN : 979-10-329-3681-8
Dépôt légal : 2026, février
© Éditions de l'Observatoire/Terre Neuve Éditeurs, 2026
170 *bis*, boulevard du Montparnasse, 75014 Paris

J'aime les gens qui doutent, les gens
qui trop écoutent leur cœur se balan-
cer

J'aime les gens qui disent et qui se
contredisent et sans se dénoncer

J'aime les gens qui tremblent, que
parfois ils ne semblent capables de
juger

J'aime les gens qui passent moitié
dans leurs godasses et moitié à côté

J'aime leur petite chanson

Même s'ils passent pour des cons

Anne Sylvestre,
J'aime les gens qui doutent

C'est une scène qui est instantanément entrée dans les livres d'histoire. Le 13 juillet 2024, le candidat Donald Trump, qui doit être officiellement intronisé lors de la convention républicaine qui débute seulement deux jours plus tard, tient un meeting électoral à Butler, en Pennsylvanie. Peu après le début de son discours, une détonation se fait entendre. Le candidat porte la main à son oreille droite : il vient d'être touché par une balle tirée d'un fusil d'assaut AR-15. Donald Trump a été victime d'une tentative d'assassinat. Il se jette à terre puis quelques instants plus tard, se relève. Il y a du sang sur son oreille et sa joue droite. Les agents des services secrets qui l'entourent cherchent à l'évacuer. Mais Trump les arrête et d'un geste aussi inouï qu'instinctif, serre le poing en direction du public et crie : « *Fight, fight, fight !* » Le public, encore sous le choc, hurle avec lui dans un moment cathartique d'une rare intensité : « *USA ! USA !* » Le poing toujours serré, Trump est enfin évacué par les hommes qui assurent sa protection dans un grand SUV noir qui démarre à toute allure.

*

Combien d'entre nous ont vu ces images stupéfiantes ? Combien avons-nous été à être sidérés aussi

bien par l'événement lui-même – une tentative d'assassinat contre un ancien président américain et candidat favori à l'élection présidentielle – que par la réaction de ce dernier ? Quelle que soit l'opinion que nous avons de celui qui est depuis redevenu président des États-Unis d'Amérique, force est de constater que quelque chose s'est passé ce jour-là. Quelque chose qui s'est manifesté dans la réaction de Donald Trump, sur ce visage ensanglanté et surtout par ce poing tendu vers le ciel. Une impression de force, de puissance. De toute-puissance, même.

Beaucoup ont affirmé que Trump avait ce jour-là gagné la présidentielle américaine. Il faut dire que cette manifestation de puissance spontanée tranchait fortement avec celui qui était encore son opposant principal : le président Joe Biden, dont on ne cessait de souligner, depuis son débat calamiteux face à Donald Trump quelques semaines plus tôt, la vieillesse, la faiblesse voire les premières manifestations de sénilité. Là encore, les images avaient sidéré le public et les médias : les spectateurs n'avaient pas devant eux le « *commander-in-chief* » de la première puissance mondiale mais un vieil homme visiblement diminué, incapable de développer ses arguments de manière claire et cohérente.

Il serait sans doute exagéré de considérer que la présidentielle s'est jouée ce 13 juillet. D'autres facteurs, notamment économiques, ont en effet largement pesé dans le choix des électrices et électeurs américains, et expliquent la victoire du candidat républicain. Il n'en demeure pas moins que la réaction de Trump ce jour-là a cimenté la représentation d'un individu sachant se montrer fort et sans crainte même lorsque

sa vie est directement menacée. Il faut même aller plus loin : la scène a renforcé l'idée d'un homme à qui rien ne peut arriver, un homme tout-puissant, infaillible. À écouter les réactions de ses supporters les jours et semaines suivants, l'événement était interprété comme un signe de Dieu, la preuve irréfutable que Trump était un être supérieur et surhumain, quasiment immortel. Un homme *providentiel*, littéralement.

À coup sûr, cette scène vient nourrir un certain imaginaire du pouvoir, dont les attributs fondamentaux seraient la force, la puissance et l'autorité. Elle donne à voir, au sens strict du terme, ce que nous avons communément l'habitude de nommer un « chef ». Nous avons tous entendu ces affirmations, répétées partout et tout le temps, dans les médias comme dans les débats politiques, lors de nos réunions de famille ou de nos discussions entre amis : « Ce dont nous avons besoin, c'est d'un homme à poigne. Quelqu'un qui saura faire preuve d'autorité et de fermeté, qui saura être fort et dont la main ne tremble pas. » Ces phrases semblent relever du bon sens. Sans doute les avons-nous toutes et tous un jour prononcées, du moins pensées. Peut-être s'agit-il d'ailleurs de l'affirmation politique la plus ancienne et la plus universelle qui soit. Pas de politique sans autorité, pas de communauté humaine fondée sur des règles sans pouvoir fort pour les faire respecter. Et c'est vrai que toute incarnation du pouvoir semble bien mobiliser l'idée de la force pour fonder sa légitimité, asseoir sa crédibilité. Qui voudrait d'un chef « mou » ? D'ailleurs, un chef mou est-il encore un chef ?

Notre époque apparaît particulièrement désireuse de cette image du chef fort. Certains appellent cela le « retour de la force dans l'imaginaire politique », dont la réélection du président américain serait le symptôme¹. L'expression a de quoi surprendre, tant il semble que l'imaginaire de la force n'a en réalité jamais déserté la scène politique. Mais il est vrai qu'il concernait jusqu'ici principalement les sociétés autoritaires, illibérales ou totalitaires, alors qu'il se diffuse désormais au cœur même des démocraties libérales. Dans son baromètre sur l'État de la France, publié en septembre 2024, l'institut Ipsos indique ainsi que, bien que demeure un attachement important à la démocratie dans toutes les couches de la société, 50 % des personnes interrogées déclarent néanmoins souhaiter un « pouvoir fort et centralisé », seul à même de « garantir l'ordre et la sécurité ». Autre exemple, plus parlant encore, l'excellent baromètre de la confiance des Français, réalisé par OpinionWay pour le Cevipof. L'intérêt de cette enquête réside dans son ampleur (plus de neuf mille personnes interrogées) et sa récurrence régulière, qui permet d'observer les évolutions sur le long terme, mais aussi et peut-être avant tout sa dimension comparative. L'enquête croise en effet systématiquement ses résultats avec d'autres pays que la France. Dans la seizième vague de ce baromètre, réalisée en février 2025, la confiance des Français est ainsi comparée à celle de nos voisins allemands, italiens et néerlandais. À la question « Êtes-vous d'accord

1. Dans son numéro de mai 2025, intitulé « La force sans le droit », la revue *Esprit* consacre tout un dossier à cet enjeu de la force dans la nouvelle administration Trump.

avec l'affirmation selon laquelle on a besoin d'un vrai chef en France pour remettre de l'ordre ? », 78 % des Français répondent « oui », dont 38 % se déclarent « tout à fait d'accord ». Les résultats sont similaires dans les autres pays de l'étude, quoique sensiblement plus bas : 60 % en Allemagne, 61 % en Italie et 72 % aux Pays-Bas.

Il y aurait donc, dans la société française et au-delà, l'expression d'un désir réel pour un « vrai chef » et un « pouvoir fort ». Ces deux études ne disent pourtant pas à quoi renvoient exactement ces termes chez les personnes interrogées. Mais est-il vraiment nécessaire de définir précisément ce qui se cache derrière l'imaginaire du vrai chef, tant la réponse semble aller de soi ? Faites l'expérience autour de vous et interrogez vos proches sur les termes qu'ils associent à la représentation du chef politique. Questionnez-vous également : lorsque vous évoquez la figure du « chef d'État » par exemple, quel imaginaire mobilisez-vous spontanément ? Force, puissance, autorité : les termes qui reviennent sont presque toujours les mêmes. À l'ordre du politique, le chef véritable est celui dont l'usage de la force permet d'asseoir l'autorité, d'établir (ou de rétablir) l'ordre et de garantir la sécurité de la communauté. C'est l'expression de sa puissance qui lui permet d'agir et de faire agir autrui, de décider sans que sa main tremble. Le vrai chef, c'est donc celui qui fait la démonstration de sa puissance.

Cette représentation du chef politique a un tel caractère d'évidence que nous ne l'interrogeons que très rarement, comme s'il existait un *ethos* du politique qui exigerait, quels que soient le temps et le lieu, d'incarner le pouvoir en renvoyant l'image de puissance.

Nul besoin donc de définir ce qu'on entend par « vrai chef » : l'enquêté et le citoyen le comprennent intuitivement. L'expression mérite pourtant qu'on s'arrête un instant dessus. Pourquoi parle-t-on de « vrai » chef ? Existerait-il de « faux » chefs ? Dans l'imaginaire politique de la force, le faux chef serait sans doute celui à qui font défaut les qualités susdites. Un chef impuissant et faible, sans autorité ni pouvoir. Le vrai chef serait donc celui qui parvient à incarner l'idée de force et de puissance ; le mauvais chef, celui qui échouerait dans cette incarnation, ou plus exactement celui dont l'*ethos* politique se constituerait dans le manque et l'absence, une incarnation inversée, en quelque sorte. Ne pouvant exprimer la force, l'autorité ou la puissance, il n'émanerait de lui que des attributs contraires et négatifs : la faiblesse, la vulnérabilité, l'impuissance.

*

Mais voici que surgissent les mains de Priam. Au chant XXIV de l'*Illiade*, vers la toute fin du poème épique d'Homère, se déroule une scène extraordinaire entre Priam, le roi de Troie et Achille, le héros grec. Ce dernier vient de tuer Hector, le fils de Priam et chef de l'armée troyenne, et a dégradé la dépouille en la traînant derrière son char. Achille refuse de restituer aux Troyens le corps de leur protecteur, les empêchant ainsi de lui rendre les honneurs dus aux morts. Alors Priam, accablé par la mort de son fils et la chute annoncée de Troie, décide de quitter son palais, de franchir les remparts de sa cité et de se rendre au

péril de sa vie auprès d'Achille, en plein camp grec. Homère raconte : « Arrêté, tout près, de ses mains il saisit les genoux d'Achille et embrassa les mains terribles, tueuses d'hommes, qui lui massacrèrent tant de fils. » Agenouillé devant le meurtrier de sa famille, le vieil homme le supplie en ces termes : « Respecte les dieux, Achille, et de moi aie pitié, en te souvenant de ton père. Digne de pitié, je le suis davantage, et j'ai osé ce que n'a fait aucun des mortels qui vont sur la terre, tendre la main vers la bouche de l'homme qui a tué ses enfants. »

Et Homère ajoute : « Il dit cela et leva chez Achille le désir de pleurer sur son père. Lui touchant la main, avec douceur il écarta le vieil homme. Tous deux se souvenaient, l'un d'Hector tueur d'hommes, et il pleurerait continûment, roulé devant les pieds d'Achille, tandis qu'Achille pleurerait son père, et à d'autres moments aussi Patrocle¹. »

Chaque fois que je reviens à elle, cette scène me bouleverse. Pas seulement pour sa beauté intrinsèque et l'émotion qu'elle suscite, mais aussi pour ce qu'elle vient compliquer de nos pauvres représentations en matière de pouvoir, en changeant notre regard sur ce qu'est la force véritable. Ce vieux roi qui tremble en prenant dans ses mains celles du meurtrier de son fils (de ses fils, en réalité), ce souverain respecté de tout son peuple qui se prosterne aux pieds de son ennemi, que nous donne-t-il à voir ? S'agit-il de la soumission

1. Toutes les citations de *Illiade* sont tirées de l'ouvrage collectif dirigé par Hélène Monsacré, *Tout Homère*, Les Belles Lettres/Albin Michel, 2019.

d'un homme à un autre, la reddition d'un chef vaincu ? S'agit-il d'un acte de faiblesse et d'humiliation ?

En réalité, il se dégage de la gestuelle de Priam une puissance sans égale, une force qui s'exprime au moment même où se manifeste sa vulnérabilité. En s'agenouillant, le chef troyen ne se soumet pas mais rappelle à son ennemi qu'ils partagent une même condition humaine. En ne retenant pas ses larmes, il ne s'affaiblit pas mais rappelle son humanité à celui qui est précisément en train de la perdre.

Et Homère le sait bien, qui nous dit que Achille lui-même, héros parmi les héros, demi-dieu craint de tous les mortels et peut-être même des dieux bienheureux, est stupéfait de ce geste de Priam « à l'apparence divine ». Là où certains pourraient croire à un signe de faiblesse, Homère nous apprend à voir l'inverse : un témoignage de force et de grandeur, une puissance quasi divine (« ce que n'a fait aucun des mortels qui vont sur la terre »). Le geste de Priam, accompagné de sa fameuse supplique : « Souviens-toi de ton père », est précisément l'acte qui fera retomber la colère d'Achille, cette colère qui ouvre l'*Illiade* et qui constitue le véritable sujet du poème. En touchant de ses mains le corps d'Achille, et d'une parole qui réinscrit le héros grec dans la communauté des hommes par l'évocation de sa filiation, Priam apaise celui dont la fureur, en se déchaînant hors de toute limite, menaçait l'harmonie d'un monde bien réglé par les dieux. Le geste de Priam est donc celui d'un père et d'un roi, d'un homme et d'un chef, mais c'est aussi une démonstration de vulnérabilité *et* de force. C'est de ses mains tremblantes que Priam redonne au monde son ordre un temps perdu.

*

Que fait-on de cela ? Quelles réflexions peut-on tirer de cette scène, qui nous dit qu'on peut être puissant et faillible à la fois, fort parce que vulnérable, vulnérable parce que fort ? Si ce passage de l'*Illiade* me touche depuis si longtemps, c'est parce qu'il a contribué à interroger profondément ma propre conception du pouvoir politique, qu'il en a complexifié la définition. Maintenant que je l'enseigne à mon tour, je me rends compte que mes étudiants sont eux aussi traversés par les questions que pose Homère, et je comprends quelle part d'universel elles portent en elles. Ce que j'ai découvert en lisant le poète grec, c'est qu'une autre conception de la force en politique est possible, qui passe peut-être par une forme d'expérience de vulnérabilité. Soudain, ce qui allait de soi – le pouvoir par la démonstration d'une toute-puissance et la négation de toute faiblesse – ne paraît plus tout à fait évident.

Mais peut-être cela n'a-t-il jamais été le cas. Peut-être que la relation entre force et pouvoir politique est plus subtile qu'elle ne semble l'être à première vue. Homère, lui, l'avait compris. Il n'est pas le seul. Machiavel, comme nous le verrons, a lui aussi quelque chose à nous apprendre sur la nature vulnérable du pouvoir. Et pourtant, avons-nous vraiment besoin de poètes ou de philosophes en la matière ? Après tout, ne pourrions-nous pas convenir qu'il est souhaitable que nos représentants politiques, surtout lorsqu'ils occupent une fonction souveraine, tremblent quand

même un peu à l'heure de faire un choix difficile ? Sans doute comprendrions-nous qu'ils puissent hésiter, qu'ils s'interrogent et se laissent un instant traverser par le doute. En tant que citoyens, nous désirons certes que nos représentants prennent des décisions, puisque nous les avons élus en grande partie pour cela : dans l'espoir qu'ils sachent faire les bons choix. Mais ce savoir pratique ne perd rien à être entrepris « d'une main tremblante », comme l'écrivait Montesquieu dans les *Lettres persanes*.

Car ce tremblement de la main à l'heure du choix, nous pouvons aussi l'interpréter comme la manifestation d'une lucidité précieuse, la marque d'une intelligence supérieure de la situation. Et si celui dont la main tremble était en réalité le plus responsable de tous les hommes politiques ?

*

Malgré tout ce qui oppose le geste de Priam à celui de Trump, on peut néanmoins observer qu'ils renvoient à une même conception du pouvoir politique sur deux points essentiels. Premièrement, ces deux scènes semblent indiquer que la politique est avant tout affaire d'*incarnation*. Il y a là quelque chose qui s'affirme comme une donnée incontestable du politique : tout pouvoir paraît bien devoir s'instituer par la représentation de lui-même au sein d'un corps. Le pouvoir prend littéralement forme et se rend visible en s'incarnant dans la figure d'un chef, et cela quel que soit le nom que nous lui donnons à travers les époques et les lieux : souverain, roi, prince, président.